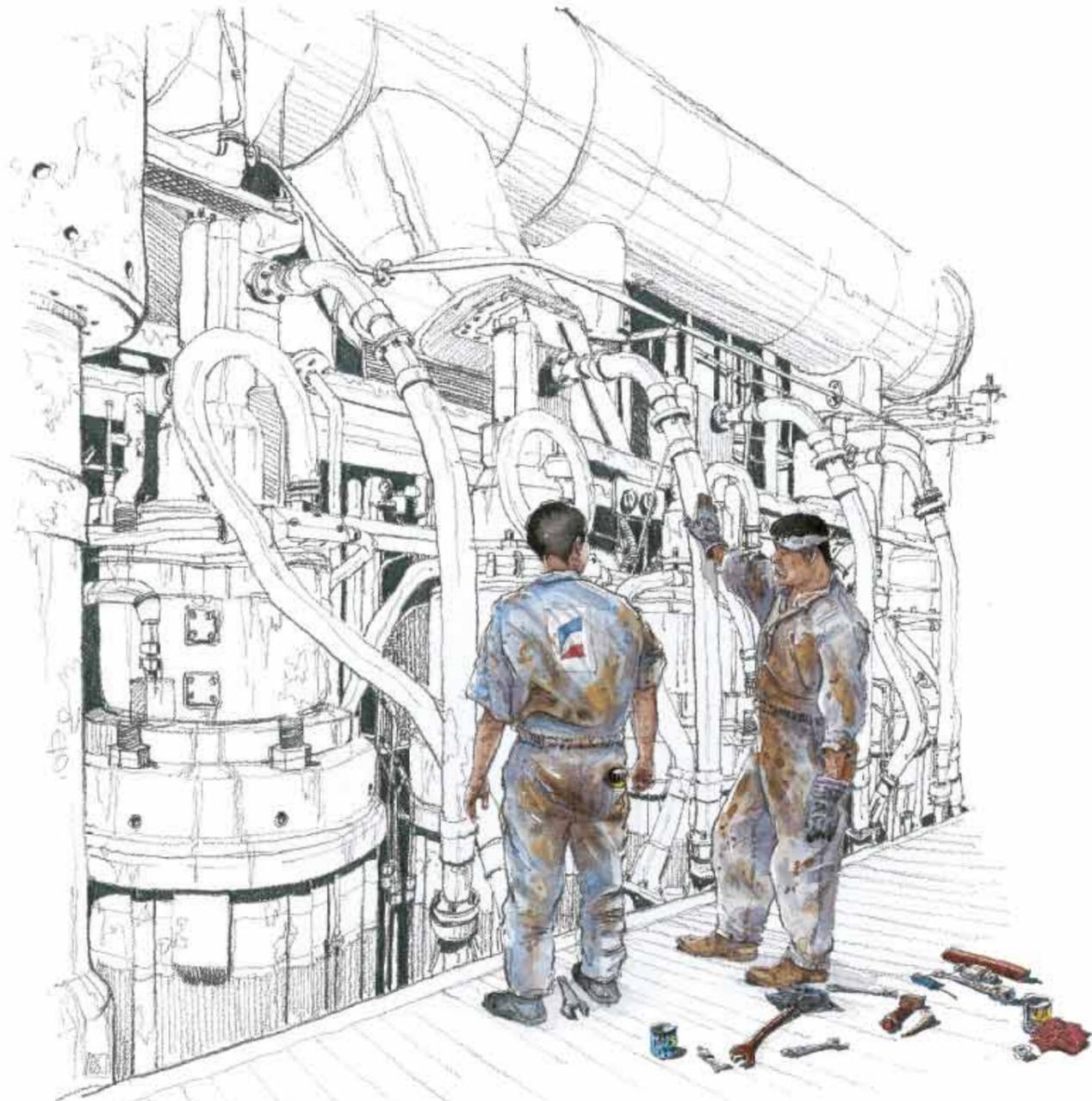


AUCKLAND - PAPEETE 45 jours en cargo

Depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à Tahiti, Claire Rouault et Reno Marca ont embarqué à bord du porte-conteneurs *Golden Trader*. Entre escales exotiques et vie d'équipage sous les ordres du capitaine Edmund, carnet de bord.

TEXTE CLAIRE ROUAULT – DESSINS RENO MARCA





SÉLECTION ANCIENNE DE LA MACHINE



AU FIL DES JOURS EN MER, LES QUARTS DE TRAVAIL S'ÉGRÈNENT. PARFOIS TROUBLÉS PAR L'OcéAN DÉCHAINÉ

Le jour tombe dans l'hémisphère Sud. La « Cité des voiles », surnom de la ville d'Auckland, s'illumine, révélant l'élégance nocturne de ce port des antipodes. À quelques heures du départ, les cales béantes du *Golden Trader*, porte-conteneurs de cent cinquante mètres, se remplissent de matières premières à destination du Pacifique. Des tonnes de ciment, vers Papeete où la poudre blanche s'en va vivre un nouveau karma réincarnée en hôtels de luxe sur les rivages tahitiens. Le moment est venu de manœuvrer pour une rotation à 180°. Direction le Pacifique, via le chenal de Rangitoto. Aotearoa, « terre du grand nuage blanc » comme les Maoris appellent ce pays, appartient désormais à notre passé. 18 h. Nil, second lieutenant, philippin comme la majorité de l'équipage, entame son quart de quatre heures en salle des commandes. Dans ce donjon, les lumières sont interdites, visibilité oblige. Les ombres des hommes glissent sur fond de flatulences hertziennes émises par les radios qui brisent un pesant silence d'église.

Au fil des jours en mer, les quarts de travail égrènent lentement le chapelet de contrats, qui retiennent les hommes à bord durant de longs mois. Un quotidien réglé sur les horaires monotones qu'impose ce cadre de vie monastique. Le soir, Jerry, Filip et les autres se retrouvent pour quelques parties de mah-jong. Vingt ans pour les plus jeunes, 30 ou 35 pour ceux déjà hissés dans la hiérarchie au prix de longs voyages et de manuels techniques insipides à digérer. Le capitaine Edmund raconte : « Un jour sur un cargo, un marin soulève un conflit face à un officier, proférant des menaces de mort. Comme tentative de médiation, je lui fais cette proposition, rusée mais risquée : "Je comprends ta colère. Je suis d'accord pour que tu tues cet homme, mais à une condition. Tu le tueras ; mais demain seulement." Après une nuit de repos, les esprits étaient naturellement redevenus calmes et la raison retrouvée... » Alors, qu'est-ce qui peut bien pousser ces jeunes à opter pour une vie si rude ? La passion de la mer ? La vie solitaire ? Pas sûr,

car on ne compte ici que trois célibataires. Les autres se font une joie d'extraire de leur portefeuille les reliques qui témoignent d'une autre vie, celle qui les attend à Manille. « Je travaille pour payer des études à mon fils », nous confie Nil devant la photo de son chérubin basané. Certains, comme Filip, entretiennent la légende, une femme dans chaque port. Qu'espèrent-ils de ce cargo qu'un trop grand nombre compare à une prison ?... Pourquoi s'entêter dans l'insupportable chaos du moteur dont la température ne descend jamais en dessous de 40 °C ? Pour une raison essentielle : l'argent. Payés en dollars, les salaires sont en mer trois ou quatre fois supérieurs à ce qu'ils gagneraient à terre, dans l'hypothèse où ils aient un travail.

UN ROYAUME LILLIPIUTIEN

Après trois jours de mer, surgit, comme un mirage en plein désert, l'île de Tongatapu, archipel des Tonga. Il faut de la dextérité au pilote local pour manœuvrer dans ces eaux, dont la profondeur nous renvoie brutalement



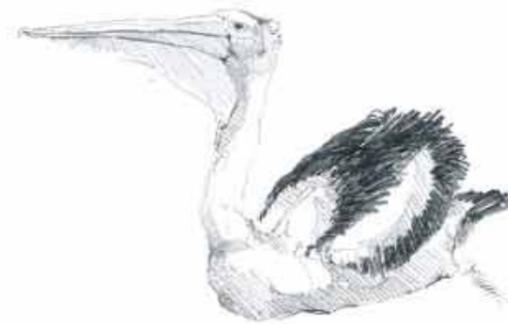


PHOTO: TAHITI



la couleur tropicale des fonds qui tapissent les atolls coralliens. Une fois l'homme hissé à bord, c'est tout l'exotisme du Pacifique qui monte avec lui. Le teint basané, le cheveu d'ébène crépu, les yeux en amandes, sa carrure d'athlète rappelle celle des Maoris émigrés il y a mille ans depuis le Pacifique jusqu'en Nouvelle-Zélande. À Nukualofa, capitale de ce royaume lilliputien, la taille de l'unique quai du port est inférieure à la longueur de notre géant des mers. À l'horizon s'étend une galette de palmiers qui ne connaît pas la fantaisie du relief. Un épiderme sans verrue duquel s'échappent quelques habitations chétives, toits de tôle ondulée rouillée, clocher fébrile d'église. Seule en front de mer, une demeure affiche le luxe de paraître un peu plus grande et cossue que les autres. « *C'est le palais du roi !* », pointe fièrement le capitaine Edmund, qui connaît bien les lieux et ne peut s'empêcher d'ironiser, le sourire un rien moqueur, devant cette humble résidence royale.

Une semaine plus tard, voici les îles de la Société. Face à la proue du cargo, se dresse le relief morcelé de Tahiti Nui, meringue



« TAHITI C'EST D'ABORD LE MYTHE, PUIS VIENT LA RÉALITÉ. ON Y SOUFFRE VITE DE CLAUSTROPHOBIE. AU BOUT D'UN MOMENT, IL FAUT EN PARTIR »

imberbe d'un vert éclatant qui chute du sommet de l'Orohena dans le turquoise de l'océan. L'apparition soudaine de végétation après tant de mer a quelque chose d'irréel. À terre, la douce anarchie qui règne derrière le front de mer d'un style tropézien expatrié nous renvoie quelque part entre Dakar et la province thaïlandaise. Des groupes d'enfants jouent pieds nus entre les échoppes qui débordent sur le trottoir. Au marché, un nuage enivrant de fleur de tiaré et d'huile de coco nous enveloppe. De corpulentes vahinés en paréo, fleur de frangipanier à l'oreille, disparaissent derrière des piles de fruits exotiques, des fleurs multicolores et des poissons fascinants tel le poisson-perroquet.

En soirée, sur le front de mer, c'est le rituel des roulottes, de petits restaurants ambulants. Kaléidoscope d'émigrés venus se faire une place au soleil, voici les pizzas de l'Italien, les nouilles du Chinois, les crêpes du Breton dont l'inévitable drapeau claquerait au vent s'il y en avait. Je repense à ces Français rencontrés à Auckland qui ont fui ces appendices terrestres. « *Tahiti c'est d'abord le mythe, disaient-ils, puis vient la réalité. On y souffre vite de claustrophobie. Au bout d'un moment, il faut en partir.* » Vahiné, fleur de tiaré et ukulélé, voilà pour le mythe. Mais faire une escale, c'est peut-être cela : ne percevoir que la quintessence d'un lieu ici d'un exotisme exacerbé.

De retour en mer, l'océan nous balade dans le désordre d'une vaise maladroite. Et avec des creux de douze mètres, tout travail a cessé à l'extérieur. Nous faisons route vers Newcastle, au nord de Sydney, pour un contrôle réglementaire sur cale sèche. Même pendant ce *dry dock*, le quotidien des hommes demeure identique : vaincre la rouille, poncer, graisser. Mais pour certains, l'heure est venue de descendre à terre pour un repos d'à peine deux mois. Après quarante-cinq jours à bord, nous sommes de retour à Auckland. La nostalgie nous envahit soudain à l'idée de laisser ce cargo s'échapper sans nous. Car qui sait ce que Neptune, artisan des vicissitudes de la vie en mer, lui réserve pour ce nouveau voyage. **GR**



PHOTO: SUVA (FINA)



PHOTO: ENTRE ROR & ROUABANEZ - TAHITI